Deuxième année — N° 11 — Dimanche 16 avril 1865

LE SAUVEUR DES PEUPLES

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE

PAR LE SPIRITISME

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez MM. FÉRET et BARBET, libraires;
à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

ABONNEMENTS

Bordeaux (ville).—Un an.... 6 fr.
Départements et Algérie.... 7 fr.
Étranger continental........ 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer. 14 fr.
Bordeaux (ville).—Six mois. 3 fr. 50
Départements et Algérie... 4 fr.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Ils se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Un numéro séparé, 15 c.; par la poste, 20 c.

AVIS

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

FRATERNITÉ UNIVERSELLE

CHARITÉ — Que tous ne soient qu'un. — VÉRITÉ

(Jean, XVII, v. 21.)

UN NOUVEAU MESSIE EN AMÉRIQUE

A tous les souffrants, les déshérités de la terre;
A tous ceux qui ont soif de justice et de vérité;
Enfin, à tous ceux qui voient cette lumière, cette justice dans la liberté, la solidarité, l'unité universelle, et veulent la faire descendre sur la terre.

Il y a quelques années, me trouvant dans l'Amérique centrale, sur les plateaux qui longent l'océan Pacifique, je fis la rencontre d'un personnage ne ressemblant à aucun de ceux que j'ai pu voir ou rencontrer depuis. Ce n'étaient cependant ni ses richesses, ni sa force musculaire, ni son habileté dans la politique ou les finances qui pouvaient le distinguer des autres hommes. Vivant au jour le jour, beau, d'une nature sauvagement équilibrée, travaillant pour satisfaire ses besoins et ceux des personnes auxquelles il s'intéressait, ce n'était certes pas là que se trouvait sa plus grande originalité. Mais il y avait en plus de cette modération, de cette grâce extérieure et de ce dévouement à ceux qui l'entouraient, quelque chose que je souhaiterais à tous les hommes : une faculté singulière d'attirer, de se faire écouter et comprendre par les plus petits comme par les plus grands, qu'ils vinssent d'ailleurs du nord ou du sud, de l'orient ou de l'occident.

Non-seulement il parlait à peu près toutes les langues avec une grande pureté, mais, réunissant quelquefois ce que chacune avait de plus caractéristique dans un ordre d'idées ou de sentiments, il formait ainsi une langue générale et unique, où chacun pouvait se retrouver, grâce aux gestes et à l'expression dont il accompagnait toujours ses discours. Aussi, nous trouvant là une bande d'aventuriers qui venaient à peu près de tous les points du globe, souvent incapables de nous comprendre, nous étions charmés de trouver une langue et un interprète aussi simples et aussi commodes, qui nous faisait, en quelque sorte communier ensemble, nous rendait participants des mêmes idées et des mêmes sentiments.

Mais là ne s'arrêtait pas son originalité : s'élevant à la contemplation de ce qui l'environnait, son regard, sa voix, son geste, semblaient comme saisir à distance tout ce qu'il embrassait. Et lorsqu'il nous voyait frappés d'étonnement à l'aspect de cette puissance d'irradiation qui semblait s'étendre dans l'universel, il s'arrêtait aussitôt pour nous donner l'explication de notre surprise.

« Enfants, nous disait-il, ce qui vous semble étrange chez moi, dans son intensité, n'est cependant qu'un fait commun à tous, quoique à différents degrés. En général, vous ne croyez vivre que dans votre corps, tandis que vous vivez beaucoup plus à l'extérieur. Observez-vous avec plus d'attention, et vous verrez que vos attaches avec votre corps et la terre qui le fournit sont minimes en comparaison de celles que vous avez avec l'immensité. Donc, ne vous étonnez pas si je vous dis que vous n'êtes pas seulement citoyens de la terre et de l'humanité, mais aussi de l'univers. Conséquemment plus de mort, de commencement ni de fin, mais l'immensité avant comme après. Plus de maîtres, de fabricants d'êtres, mais la liberté, le droit et la responsabilité à la racine de chacun de nous. Plus de création absolue, mais le retour à la manifestation, comme tout ce que nous respirons. Aussi, libre à vous de monter ou de descendre, suivant que vous rayonnez avec plus ou moins de conscience et que vous vous limitez ou vous vous répandez dans l'espace.

« C'est, du reste, le sentiment et l'instinct de tous les êtres. Aucun d'eux, dans leur spontanéité, n'accepte la confusion de tout ce qui est, pas plus qu'ils ne font abandon d'eux-mêmes à un maître absolu, à leurs semblables et à la matière qui les environne. Ils distinguent certainement le concours de l'extérieur comme action fécondante et pour se révéler à eux-mêmes, mais sûrement ils ne vont pas jusqu'à s'y absorber, à s'y confondre. Observez plutôt l'instinct des animaux et jusqu'à votre propre enfance, et vous verrez que l'être se croit et s'affirme par lui-même, se distingue comme volonté et qu'il n'a jamais songé à un commencement et à une fin de son existence.

« En s'éveillant au sein de la mère, l'être a toutes les énergies qu'il avait acquises dans une vie antérieure. Aussi se refait-il une forme correspondante à ce qu'il était précédemment. La mère comme le père, dans leurs embrassements, peuvent bien le féconder, lui préparer les matériaux propres à son alimentation, mais lui seul est son maître, s'assimile ce qu'on lui donne, s'en fait un corps et s'en distingue, en acceptant ou refusant ce qui ne lui convient pas, dès le début de l'incubation. Plus tard, sorti du sein de la

---

FEUILLETON

HISTOIRE MILITAIRE

D'EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

vice-roi d'Italie

DICTÉE A Mlle ERMANCE DUFAUX, PAR UN ESPRIT REPENTANT

VII *(suite)*.

Placé entre deux obligations, il préféra, à regret, celle qui lui faisait renier son titre de français, à celle qui le rendrait félon envers la nation qui lui était confiée : le désir d'épargner à son peuple les désastres qui désolaient la France, l'emporta sur celui de demeurer fidèle au plus sacré des sentiments que la nature ait gravés dans le cœur de l'homme.

Incertain, irrésolu, ne sachant que faire pour sortir de sa cruelle alternative, il écouta des sollicitations dont le but n'était pas toujours pur et s'aveugla lui-même, comme à plaisir, sur ses propres intérêts : il ne pouvait se cacher que la chute de Napoléon entraînerait celle des rois qu'il avait faits; mais il s'abusa jusqu'à croire que lui se maintiendrait, quand la main qui l'avait élevé cesserait de le soutenir.

La raison d'état qui pesa dans sa conduite; sa répugnance à chacun des pas mal assurés qu'il fit dans cette voie, pour laquelle il n'était pas fait; ses poignants regrets; son désespoir lorsque Napoléon lui défendit de venir à Waterloo, mourir pour lui en effaçant, avec son sang, la seule tache qu'il ait sur sa mémoire; sa mort, enfin, si belle de calme, de courage et de résignation, expient du moins sa faute s'ils ne l'effacent pas.

Bien qu'il fut déjà entré en négociations avec les coalisés, Murat n'avait pas encore pu prendre sur lui de s'arrêter à une détermination; dans le faible espoir qu'un événement imprévu le tirerait de la fausse position dans laquelle il se trouvait, il s'attacha à gagner du temps. Il fit entrer en Italie les troupes napolitaines qui devaient se réunir à l'armée d'Eugène; il réclama la libre disposition des magasins de vivres et de munitions, ainsi que l'entrée des places fortes italiennes. Le ministre de la guerre de l'Empire souscrivit à cette demande, et le vice-roi, quelques soupçons qu'il eût conçus contre Joachim, dut aussi y accéder, n'ayant aucun motif valable pour justifier un refus qui n'eut fait d'ailleurs que hâter la défection du roi de Naples. Les Napolitains s'avancèrent le plus lentement possible; ils n'arrivèrent à Ancône qu'au milieu de décembre. Eugène s'inquiétait justement de leurs mouvements plus qu'équivoques; mais les ordres positifs de Napoléon lui permettaient à peine de prendre quelques précautions.

Il déployait alors, derrière l'Adige, des manœuvres savantes qui tenaient les Autrichiens en respect malgré l'avantage que leur donnaient des forces doubles. Le 24 décembre, il y eut un combat devant le pont de Castagnaro; les Français s'y maintinrent malgré les efforts des assaillants.

En même temps, le général Nugent, qui se portait sur Rimini, mettait en déroute les détachements

mère, ses instincts le conduisent comme s'il n'était pas étranger à tout ce qui l'environne. Il cherche, il retrouve tout ce que son être avait pu pratiquer antérieurement. Ses facultés grandissent, souvent différentes de celles de ses parents, comme indice qu'il les avait exercées autrefois, avec plus ou moins d'énergie, et dans une direction ou une autre. Enfin, il est, veut être, et cela avant comme après. Aussi, à la mort, loin de se replier ou de s'éteindre, comme on le croirait en s'arrêtant à la surface de son corps, jamais son être n'est plus lucide et plus ouvert à l'immensité, comme s'il allait saisir beaucoup plus qu'il ne quitte. Il est vrai que frappé par un accident ou dominé par la douleur, son être semble un instant comme anéanti avec la forme du vieil organisme; mais réagissant, protestant de toutes ses énergies, bientôt il s'en dégage, s'en affranchit, et, par un soupir, un épanouissement plein de charme, il annonce sa délivrance, pour recommencer, sous des formes plus fraîches et plus solides, l'œuvre éternelle et sans fin.

« Et cela est si vrai, si évident, mes amis, que la science aujourd'hui, dans ses observations les plus rigoureuses et les plus profondes, vient pleinement corroborer tous ces faits. Ainsi, étudiant l'embryon, elle constate que l'être, quoique d'une manière invisible, s'appartient, fait sa forme et attire même ses matériaux dès l'ovaire. Suivant les organistes, l'être, pris en lui-même, serait un organisme invisible, indivis dans son unité, et qui, comme toute force chimique, serait attiré dans un milieu sympathique et se combinerait avec les éléments environnants pour s'en faire une forme ou un organisme visible.

« La chimie, observant les sels en dissolution au microscope solaire, voit de son côté qu'ils reproduisent à peu près les formes de la végétation élémentaire; qu'ils sont, par conséquent, une transition imperceptible entre ceux-ci et celle-là. Or, comme ces sels ont un principe actif ou co-ordonnant et un principe passif ou co-ordonné ne se perdant ni ne se confondant jamais ensemble à travers toutes leurs combinaisons, il est bien évident qu'il ne peut en être autrement pour la végétation et, à plus forte raison, pour les créations plus élevées qui se distinguent encore davantage de leur base ou de leur forme corporelle. Seulement, dans cet ordre inférieur, les principes ou les êtres, s'emboîtent l'un dans l'autre comme un chapelet de molécules qui se rompent et s'attirent ensuite pour revenir à la manifestation en se combinant aux éléments inférieurs; souvent même ils n'ont besoin en aucune façon d'être précédés d'un des leurs pour prendre corps dans un milieu qui leur est sympathique de la terre et de l'eau, même renfermés dans un vase hermétiquement clos et, vu leur ténuité, ils le traverseront pour se fixer sur ces éléments et s'en faire un corps. Aussi, peut-on dire que Leibnitz avait raison quand, par induction de ce qu'il voyait dans la personnalité humaine, c'est-à-dire, la monade ou force animique, il l'appliquait également aux corps comme un enchaînement nécessaire à l'ordre et à l'unité de l'univers. Seulement, au lieu de se réfléchir les unes dans les autres, comme il disait, dans des miroirs, il se trouverait qu'elles rayonneraient l'une vers l'autre et pourraient s'attirer et se repousser ainsi suivant leurs affinités.

« Vous voyez donc bien, mes amis, mes frères, que la science se trouve actuellement d'accord avec le sentiment et la pensée. Désormais, de par l'observation même, on ne peut plus dire que la création sort du néant ou qu'une force et un être peuvent en créer un autre dans l'ordre inférieur. A plus forte raison, dans l'ordre supérieur, les êtres se possédant avec une plus grande puissance d'unité, *la même loi d'alternance du latent au manifeste ne peut être contestée.* Ainsi, il n'y a plus de commencement ni de fin, dans le sens absolu. Il n'y a pas plus de forces et d'êtres dans un moment que dans un autre. C'est une république où tous concourent, s'aident et se reproduisent les uns les autres sans le moindre absolutisme d'aucun d'eux. Sans doute, en vertu de leur liberté et de leurs efforts, ils peuvent s'élever ou se généraliser de plus en plus pour toucher avec plus de conscience tous les points de l'univers, mais sans absorber et anéantir aucun d'eux en tant qu'essence, en tant qu'individu persistant dans son identité.

« Comme vous le voyez, c'est l'opposé de cette donnée *à priori* qui, partant d'une raison orgueilleuse et méprisante pour l'ordre inférieur, non-seulement scindait le monde en deux, mais encore nous faisait partir tout fabriqués d'un créateur qui nous classait comme il l'entendait, nous rendait responsables de ce que nous n'avons pas créé, et cela pour la plus grande gloire des plus forts et des plus ambitieux. Aussi, comme vous le pensez bien, anciens et modernes dominateurs, ne manqueront pas de réagir contre une doctrine qui, en réalité, vient consacrer son principe de liberté, de fraternité et d'égalité. Mais qu'à cela ne tienne; la vérité est plus forte que le mensonge, et la lumière vient toujours à bout de pénétrer les ténèbres.

« Cependant, vous le croirez à peine, malgré ces merveilles de la science fournies par l'autre continent, je ne puis me détacher de celui-ci. Ces plateaux splendides, ces habitants si affectueux et si doux, et, par-dessus tout, leur intuition profonde de leur passé et de leur avenir m'attachent malgré moi à leur sol. Il est vrai que dans ces lieux, nul obstacle ne s'oppose à l'épanouissement de l'être, aussi bien vers la terre que vers le ciel. Favorisé par le climat, une nature riante et un ciel pur et profond, on s'y sent meilleur, plus aimant et plus conscient de son être et de ce qui l'environne. Les îles du ciel se mariant à celles de la mer, on s'y sent appelé, comme dans une patrie plus vaste qui doit relier les unes aux autres. Il n'est pas jusqu'à ces harmonies secrètes, supérieures à tout ce que nous saisissons sur terre, qui ne nous parlent de notre prochain agrandissement et de rapports obscurs avec des êtres plus épanouis qui nous ont précédés. Puis, je tiens encore à ces contrées, parce que, milieu intermédiaire entre le Nord et le Sud, l'Orient et l'Occident, ce point doit être le rendez-vous de toutes les races et le centre de la fusion des intérêts, des sentiments et des idées dans une unité plus vaste, plus humaine et plus universelle.

« Aussi, voyez comme tout se prépare pour cet événement : l'Amérique, de toutes parts, reçoit les éléments les plus vivaces des autres pays. Diffus d'abord et sans contact, ils ne cherchent qu'une place au soleil et à la liberté. Mais bientôt les rapports se resserrent et se multiplient; l'esclavage est condamné et expire sous la main de ces peuples divers. Ce n'est plus seulement l'Américain qui commande, mais toutes les races fondues dans un même sentiment. Il y a des États, des institutions et des morales divers; mais bientôt, fusionnés par la guerre, unis dans un sentiment commun, il n'y aura plus que des groupes associés sur la base immuable de la liberté, de la fraternité et de l'égalité. Bien plus, dans le champ de l'industrie, le capital allant au capital, et toute richesse à la plus puissante instrumentation, des associations se sont opposées aux associations, les ouvriers aux maîtres, comme prélude à la grande unité industrielle, basée également sur cette triple formule.

« A côté, nulle part l'illuminisme ne s'est produit avec plus d'intensité que dans ce pays. Faussé d'abord par un spiritualisme exagéré et sans racines dans le monde visible, il n'est autre que l'expansion de nos facultés supérieures sous l'action fécondante d'un ciel pur et d'êtres plus épanouis qui rayonnent avec plus de puissance sur ces contrées. Viennent ensuite le rapprochement et l'irradiation de ces hommes entr'eux, par des institutions, un organisme et une instrumentation plus perfectionnés, et bien certainement jamais homme ne se sera senti vivre avec plus de puissance, d'amour et d'intelligence, à la fois, dans la nature, l'humanité et l'immensité.

(La suite prochainement.)

(Extrait de l'*Europe*, de Francfort.)

---

français qui gardaient Cervia et Forli : ils n'étaient composés que de nouveaux conscrits encore inexpérimentés; néanmoins, ils firent assez bonne contenance.

Le blocus de Venise commençait à se resserrer. Un détachement d'Anglo-Autrichiens descendit dans l'île de Cortelazza et s'empara, le 11 décembre, du fort de Cavallino. Il fit aussi une tentative sur le fort de Treporti, par le canal de Pordelio, à l'aide de ses chaloupes, mais elle ne réussit pas. En ce moment, le poste français de Chioggia faisait une sortie contre celui de Conche, pour dégager Bondolo que les ennemis menaçaient de là; mais il échoua et perdit quelques hommes. Les Autrichiens s'étaient établis dans la tour de Belbe; ils gênaient de là les communications de la Cavanella, qui n'était reliée avec Chioggia que par la redoute de Sainte-Anne, laquelle courait grand danger d'être prise depuis l'occupation de la tour de Belbe.

Les Napolitains commençaient déjà à se mêler avec les Autrichiens, tout en se prétendant fidèles à la France; cela ne les empêcha pas de refuser nettement d'aider les Français à chasser le général Nugent. Ils demandèrent, sous un prétexte frivole, la citadelle d'Ancône; mais le général Barbon eut le bon esprit de refuser de la leur remettre. Le général napolitain Filangieri vint à Bologne dans les derniers jours de décembre; la garnison française s'en était retirée par ordre du prince Eugène, qui rappelait aussi toutes les troupes qui étaient encore dans le département du Reno, craignant qu'elles ne fussent victimes de quelque trahison de la part des Napolitains.

Les Anglais faisaient aussi de temps en temps des tentatives hostiles. Ils firent une descente devant Livourne, mais elle n'eut d'autre suite pour eux que la perte de quelques centaines d'hommes.

1814. — Le 11 janvier, le roi de Naples, Murat, conclut un traité d'alliance avec l'Autriche. Ses troupes commencèrent les hostilités; mais, malgré cela, ce ne fut que plus tard que l'état de guerre fut officiellement déclaré. Il semble que Murat ait encore reculé devant cette défection, après qu'elle eût été consommée, tant il marque d'indécision dans ses démarches. Malgré l'entraînement qu'il avait subi, l'amour de la patrie n'était pas étouffé dans son cœur et luttait pour se faire jour. A voir sa vie tout entière, on éprouve un profond sentiment de pitié en pensant à la faiblesse qu'il ne commit qu'avec tant de répugnance et qui lui coûta si cher. Eugène avait vainement tenté de le rattacher à Napoléon; dans l'espoir que le commandement en chef de l'armée d'Italie satisferait son ambition, il était même allé jusqu'à lui offrir de le lui céder et de servir sous ses ordres : noble et généreuse proposition, bien digne de la grande âme qui la faisait.

Cependant, trois armées formidables menaçaient à la fois le cœur de la France; mais Napoléon, loin de songer à dépouiller son front de sa couronne de fer, envoyait journellement, de France, des renforts à Eugène (1), quelque besoin qu'il eût de toutes ses

(1) Je cite des faits irrécusables à l'appui de mon assertion :

Moniteur, du 17 janvier 1814. « Crémone, 7 janvier : 2 ba-

COMMUNICATIONS SPIRITES

—

PAQUES

Parlons du jour dont la fête se célèbre aujourd'hui parmi vous, dont la fête devrait se célébrer tous les jours dans vos cœurs. Les grandes voix de la nature entière s'unissent pour chanter l'*Hosannah* au Seigneur dont la main paternelle, toujours étendue vers ses enfants, relève celui qui chancelle et fortifie le faible.

Frères, enfants que nous chérissons, unissez vos voix à celles des élus du Seigneur pour chanter sa grandeur et ses magnificences! Unissez vos cœurs dans un élan d'amour et de reconnaissance envers celui qui, grand parmi les grands, heureux parmi les heureux, a voulu descendre au milieu de toutes vos misères, de toutes vos souffrances, pour vous apprendre à vivre sur votre terre de la vie qui conduit à Dieu.

Hommes, écoutez cette voix bénie qui vous crie : « Venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés. Je suis la lumière qui éclaire, je suis l'intelligence qui conduit; je suis le fils bien-aimé du Père, et vous êtes mes frères bien-aimés. Suivez donc mes traces; marchez donc avec ardeur dans le sentier que je vous ai ouvert. Tout chemin peut y aboutir s'il est suivi en ligne droite; mais ce sentier a été couvert de ronces et d'épines : les cailloux l'ont encombré, et le voyageur, fatigué de la longueur de la route, s'épouvante en voyant tous les obstacles qu'il a à surmonter pour l'achever! A vous, spirites, mes enfants bien-aimés, à vous d'éclairer l'obscurité du chemin. A vous, pionniers infatigables, d'abattre la végétation vigoureuse mais nuisible qui fait d'une voie lumineuse un chaos ténébreux. A vous d'enlever de cette voie unie et droite les obstacles qu'on y a semés et qui la rendent ardue et dangereuse. Allez en avant, nous mettons en vos mains le flambeau qui éclaire; brûlez à sa sainte flamme les plantes parasites qui ont crû sur la route. Vous avez entre les mains le pic du laboureur, attaquez les mauvaises racines et jetez-les dehors. Vous avez entre les mains la herse aux dents aiguës, repoussez les cailloux dangereux qui provoquent les chutes. Allez, allez en avant! Vos mains se rougiront du sang de vos blessures, vos cœurs saigneront, vos pieds seront meurtris, la lassitude fera souvent fléchir vos genoux!.. Allez, allez en avant, car le repos est au bout. Allez en avant, car c'est à vous qu'il appartient de conduire vos frères. Si vous souffrez, consolez-vous en pensant que vous épargnez la souffrance à ceux qui vous suivront. Si vous pleurez, consolez-vous en pensant que vous essuyez les larmes de ceux qui marchent derrière vous. Si vous tombez, relevez-vous, ah! relevez-vous promptement! Songez que votre chute entraînerait la chute de ceux qui veulent vous imiter; que vos corps abattus seraient un obstacle de plus pour entraver la route et que vous seriez responsables de tous les accidents qui en pourraient résulter. »

Frères, amis, enfants que nous aimons, soyez forts dans votre foi comme le fut celui qui vint vous donner l'exemple de la foi.

Soyez patients dans vos épreuves, comme le fut celui qui vint vous donner l'exemple de la patience dans les souffrances.

Soyez confiants et soumis, comme le fut celui qui vint vous donner l'exemple de la soumission et de la confiance.

Soyez parfaits, mes bien-aimés, comme celui qui vint vous montrer la perfection le fut à vos yeux.

Tous, vous pouvez devenir parfaits sur votre terre ingrate; tous, vous pouvez imiter ce grand modèle que vous avez à suivre. Ne vous rejetez pas sur votre indignité, sur votre faiblesse, sur vos infirmités morales. Celui qui veut atteindre le but, *mais qui le veut fermement*, le touche déjà.

Le Seigneur est tout amour, tout indulgence; il connaît vos faiblesses. Celui qui vous créa sait bien, lui, ce que vous valez au juste; il tient compte de la volonté, des efforts, de la persévérance. Il tend toujours à celui qui se noie le bâton qui doit le ramener au bord. Il accorde toujours à celui qui faiblit l'appui qui peut l'empêcher de tomber; mais il faut qu'il le lui demande, il faut qu'il ait un désir sincère, ardent, de se sauver. Il ne faut pas qu'il compte sur le *temps*, l'*avenir*... l'avenir n'est qu'un mot, le temps qu'une pensée. L'instant présent est tout pour l'homme. Sachez donc, mes bien-aimés, profiter de ce présent qui vous est accordé. Hâtez-vous donc de venir à celui qui vous appelle. Dépouillez-vous en hâte de vos vieux vêtements pour revêtir cette robe de fin lin, emblème d'innocence, que revêtent les convives du père de famille. Hâtez-vous aujourd'hui, à l'instant même, car demain, dans un moment, il ne sera peut-être plus temps pour beaucoup parmi vous! Savez-vous à quelle heure l'époux rentrera? Savez-vous quand s'éteindront vos lampes? Veillez, veillez sans cesse. Soyez toujours prêts à gravir votre calvaire avec résignation, amour et foi, car votre pâque approche peut-être. O mes bien-aimés, soyez prêts à dire au premier appel : Seigneur, me voici, j'ai accompli ma tâche.

Joies ineffables de la conscience pure! Joies douces et vives, grandeur sublime du bonheur éternel! Sous quelles couleurs pourrons-nous vous dépeindre pour frapper ces intelligences? De quels mots pourrons-nous nous servir pour frapper ces cœurs?

Seigneur! aide à notre faiblesse, à notre impuissance, toi qui ne juges jamais les actes, mais les motifs, les secrètes pensées, qui les provoques; bénis nos faibles efforts et fais dans ta paternelle bonté que nous puissions aider nos frères à entrer et surtout à se maintenir dans la voie que tu leur ouvres de nouveau.

Nous te bénissons, père miséricordieux et tendre! Nous te bénissons, fils du Père, appui du faible, consolateur de l'affligé, père de l'orphelin, époux de la veuve, intelligence du sourd, lumière de l'aveugle, source de bénédiction et d'espoir! Viens! viens avec ton amour puissant, viens vers ces faibles créatures, et que ton souffle régénérateur les rénove et en fasse des hommes nouveaux pour la vie éternelle!

Paul Méric.

(Bordeaux. — *Médium : Mme Collignon.*)

MÊME SUJET.

Mes enfants, gloire au Sauveur! c'est aujourd'hui que tout vrai serviteur de Christ doit célébrer la pâque en s'unissant par l'amour à l'Esprit-Saint. Et qu'est-ce que l'amour? C'est la foi qui éclaire nos ténèbres et nous montre l'Homme-Dieu venant sur le globe terrestre pour apporter la loi de fraternité! En vain voudra-t-on amoindrir la grande et belle figure de Christ, elle restera sublime dans sa gloire « qui est la gloire de Dieu. »

Allez donc, mes enfants, vers Celui qui daigne vous convier; allez vous mêler aux faibles et aux forts, aux petits et aux grands qui viennent célébrer la résurrection de l'âme et celle de la chair; allez, et comprenez *la vérité*. Elle vous dit que l'âme est immortelle et que la résurrection de la chair se fait, non comme il a été dit par de fausses interprétations, mais selon la loi de la nature, qui assimile après la mort les différentes molécules de l'être matériel à d'autres êtres, et l'anime ainsi à nouveau. Oui, allez, mais avant revêtez-vous de la robe nuptiale sans laquelle nulle créature ne peut être admise à s'unir à Christ. Dépouillez-vous donc des vains ornements du siècle, c'est-à-dire que, l'orgueil s'éloignant, il ne reste que l'humilité qui se place au dernier rang; que le faste de l'opulence soit remplacé par la charité se voilant pour répandre ses bienfaits; que le pardon monte de votre cœur à vos lèvres. Oui, allez, mes enfants, vers ceux qui vous ont offensés, et, dans ce jour où un Dieu est mort pour l'humanité et a écrit de son divin sang la loi d'amour, ah! pardonnez; car

---

forces pour se défendre lui-même. Il comptait sur la neutralité de la Suisse, sur les mesures qu'il avait prises et, plutôt que tout cela, sur son génie qui l'avait fait le roi des rois.

Bientôt ses frontières se trouvèrent forcées, et la marche envahissante des alliés lui apprit toute l'éminence du danger; il envoya alors au vice-roi, dans une lettre chiffrée, datée du 17 janvier (1), l'ordre de conclure un armistice avec le maréchal de Bellegarde, moyennant la cession des places de Palma-Nova et d'Osopo. Après l'avoir obtenu, seulement dans ce cas, il devait rentrer en France avec la moitié de son armée, laissant le reste dans Mantoue et Alexandrie, qu'il approvisionnerait abondamment de vivres et de munitions pour que chacune d'elles fût en état de soutenir un siége de longue durée.

Quelqu'observations qu'Eugène eût à opposer à ce plan, il entra sur-le-champ en négociations avec le feld-maréchal de Bellegarde. Celui-ci venait de recevoir un puissant renfort qui éleva son armée à plus de 100,000 hommes, et les 30,000 Napolitains qui étaient en Italie devaient agir de concert avec lui. Bellegarde, se voyant à la tête de telles forces, refusa nettement l'armistice demandé; mais, connaissant tout le prix que les puissances alliées attachaient à la défection d'Eugène, il lui renouvela les offres qui lui avaient déjà été faites. Le prince les rejeta avec la même indignation.

Eugène rendit compte à l'Empereur du mauvais succès de ses démarches et, usant de la latitude que lui laissaient les ordres, purement éventuels, de Napoléon, relativement à l'évacuation de l'Italie, il s'apprêta à se retirer, de l'Adige, sur le Mincio, derrière lequel il pouvait se flatter de se maintenir quelque temps.

(A continuer).

taillons appartenant aux 10e et 16e régiments de ligne français sont arrivés ici; ils sont destinés pour Vérone. »

Moniteur, 19 janvier 1814. « Crémone, 1er janvier : Il continue de passer dans cette ville de nombreux corps de troupes françaises, qui viennent du Piémont et qui vont renforcer l'armée de l'Adige; il est encore arrivé aujourd'hui plusieurs bataillons. »

Moniteur, 25 janvier. « Crémone, 12 janvier : Ces jours derniers, nous avons vu passer 1 bataillon du 52e régiment de ligne français et des détachements des 53e, 67e et 101e, qui se rendent à Vérone. »

Moniteur, 21 janvier : « Milan, 13 janvier : Aujourd'hui, nous avons vu partir pour l'armée un fort détachement, supérieurement monté, du 1er régiment de hussards français, qui était arrivé de France. »

Moniteur, 30 janvier. « Milan, 18 janvier : Aujourd'hui est arrivé dans cette capitale, provenant de Vienne en Dauphiné, un fort détachement du 31e régiment des chasseurs à cheval, dirigé sur l'armée d'Italie. »

Moniteur, 25 janvier. « Milan, 17 janvier : Le ministre de la guerre a été à la rencontre de la première colonne de la division italienne qui arrive d'Espagne.... C'est un bienfait de l'Empereur d'avoir rappelé cette brave division à l'armée du vice-roi. »

(1) Cette lettre se trouve, maintenant, dans les archives de la maison Leucktenberg, à Saint-Pétersbourg.

par là seulement vous pouvez être dignes de vous dire serviteurs du Maître.

Enfants, si vous ressentez la douleur du coup qui vous frappe, souvenez-vous que le corps qui fut le tabernacle où, pendant 33 ans, reposa l'Esprit de Dieu, que Jésus fut percé par le fer et flagellé avec des cordes! Et Christ n'a jamais ni injurié ni accusé ses bourreaux! La haine ne peut se trouver avec l'Esprit-Saint! Ah! comprenez donc que la loi divine vous impose le pardon; et la dignité humaine, le silence! Loin de chercher des torts à vos frères, loin de vous éloigner d'eux avec froideur et colère, usez de mansuétude à leur égard. Mais s'ils vous repoussent, évitez de vous placer sur leur route, pour leur épargner une incharité; ne rendez jamais le mal pour le mal; priez pour tous; peu sauront résister à votre douceur..... N'appelez pas votre frère hypocrite, car c'est crier *raca*..... Christ, dit-on, a flagellé de ce nom les Pharisiens; ah! c'est que lui seul peut lire dans le fond des âmes et juger les intentions, aussi « à lui seul la justice est réservée. »

Mes bien-aimés enfants, vous avez appelé Christ; il a vu votre âme demandant à se désaltérer à la source de vie. Adorez la divine bonté qui a daigné condescendre à vos prières. Admirez et imitez; ne refusez jamais d'aller où il y a une charité à faire, un pardon à accorder!

Chers enfants, je prie pour que vous vous unissiez *en esprit et en vérité* au Rédempteur. Évoquez-le; conjurez sa grandeur de ne pas considérer votre indignité; souvenez-vous, pour espérer, que c'est le Dieu qui pardonna au pauvre larron, qui dit à Madeleine: « relevez-vous! » à la mendiante qui touchait le bord des vêtements du divin Maître: « votre foi vous a guérie! »

Enfants, oui, ayez la foi; elle fera de votre pauvre corps et de votre triste « cabane d'argile un palais d'albâtre où le Roi des rois pourra se reposer en venant visiter son pauvre serviteur. » Allez..... Faire la pâque est aimer Dieu et vos frères. Par là seulement on s'unit à l'Esprit de Dieu fait homme.

Allez..... Foi, amour, espérance doivent vous guider en montant le calvaire terrestre, au haut duquel vous trouverez la croix. Alors, adorez!

Esprit: SAINT AUGUSTIN.

(Paris. — *Médium*, *Mme H. Dozon*.)

REGARD EN ARRIÈRE

Plusieurs d'entre les Spirites nous ont reproché en leur âme de ne leur avoir dévoilé que de bien rares vérités; de ne leur avoir, pour ainsi dire, ménagé la lumière qu'avec une sorte de parcimonie. Jetons donc un regard en arrière.

Que saviez-vous de vous-mêmes il y a quelques années à peine? Que veniez-vous faire sur la terre? Où alliez-vous? Votre vie était-elle une vie réelle ou factice qui ne devait pas franchir le seuil du tombeau? Étiez-vous appelés à goûter éternellement un bonheur plus grand que celui présent, ou deviez-vous subir, dans un éternel châtiment, la punition due à vos fautes non réparées ici-bas? Et pour cela ne vous était-il accordé qu'une unique et fatale épreuve?

Voyons maintenant ce que vous savez. Vous savez que vous vivez réellement. Pourquoi? parce que nous avons prouvé la réalité de votre vie par notre propre vie manifestée sous vos yeux. Vous savez que vous vivrez éternellement. Pourquoi? Parce que nous vous avons démontré que toute vie procédant de Dieu est éternelle comme lui. Vous savez que vos fautes trouveront leur pardon dans le repentir et la réparation. Pourquoi? Parce que de mauvais et misérables que vous nous avez parfois connus, vous nous avez vus plus tard bons et réhabilités; pourquoi encore? parce que la durée ne se mesurant pas dans l'éternité, nous vous avons enseigné que nulle limite ne pouvait être assignée à notre conversion. Vous savez que votre destinée finale est la félicité. Pourquoi? Parce que, échos fidèles des grandes et lumineuses planètes, nous vous avons redit la paix dont jouissent leurs habitants, la joie qu'ils y goûtent et la félicité qu'ils entrevoient au-delà; et parce que nous vous avons prouvé que tout ce qui est de Dieu retourne à Dieu. Vous savez que la terre est un lieu de passage nécessaire à votre épuration. Pourquoi? Parce que, reconnaissant par nous l'utilité des épreuves, vous les y rencontrez à chaque pas. Vous savez enfin où vous allez. Pourquoi? Parce que, ayant conscience de votre état, nous vous avons appris à connaître la demeure provisoire qui vous attend.

Telles sont les rares vérités que nous nous sommes bornés à vous révéler; mais, sachez-le, ces rares vérités constituent tout le problème de la vie.

Sans doute, mille questions intermédiaires surgissent de votre esprit, qui demanderont une solution; mais si nous ne nous lassons pas de vous donner, vous lasserez-vous d'attendre?

Esprit: MARIA.

(*Médium, M. Édouard*)

Montreuil-sur-Mer, Pas-de-Calais.

L'ORPHELINE

Petite sœur, que fais-tu sur la terre?
Viens nous trouver... ici l'on est heureux...
Pour te chérir tu n'avais que ta mère,
Et le Seigneur l'a rappelée aux Cieux!...

Tu vas souffrir dans ce monde égoïste,
Pauvre orpheline, ici-bas sans parents!
Ton avenir sera cruel et triste,
Pauvre petite, et tu n'as que cinq ans!

Qui désormais préparera ta couche?
A ton chevet, le soir, qui veillera?
Pour qui seront les baisers de ta bouche?
Et de tes maux qui te consolera?...

Tes blonds cheveux que notre pauvre mère,
Soir et matin, se plaisait à baiser,
Trouveront-ils une main étrangère
Qui par pitié consente à les tresser?...

Qui te dira: enfant, fais ta prière,
Garde toujours ta croyance et ta foi?
Qui te rendra les baisers de ta mère
Et tout l'amour qu'elle éprouvait pour toi?

Tu n'auras plus les bras de notre père
Pour te gagner, comme autrefois, le pain;
Et, sous le poids de l'affreuse misère,
Tu souffriras peut-être de la faim.

Si tu parviens à l'âge où le cœur aime,
A quel ami, ma sœur, confieras-tu
Ces doux pensers, dont le charme lui-même
Fait quelquefois chanceler la vertu?

Ah! si le sort allait courber ta tête,
Et si ton cœur à l'amour succombait,
Pauvre roseau brisé par la tempête,
Quelle est la main qui te relèverait?

On te verrait, pauvre enfant délaissée,
De porte en porte aller tendre la main...
Ou dans le vice, à la fin abaissée,
Vendre ton corps pour un morceau de pain.

D'un tel malheur que le sort te délivre,
Pour bien longtemps tu perdrais le repos;
Il te faudrait recommencer à vivre,
Supplions Dieu de t'épargner ces maux.

Viens nous trouver, c'est ici la patrie
Où tous les cœurs doivent se réunir.....
Oh! viens au ciel, petite sœur chérie,
Demande à Dieu qu'il te fasse mourir.

Tout comme moi tu seras bien heureuse,
Près d'une mère et d'un père chéris.....
Viens partager cette paix radieuse
Que l'Éternel accorde à ses Esprits.

Viens nous trouver, c'est ici la patrie
Où nous devons un jour nous réunir.....
Nous t'attendons, petite sœur chérie,
Demande à Dieu qu'il te fasse mourir.

. . . .
. . . .

Dieu l'a permis, et la pauvre orpheline
A de la mort ressenti la douleur.
« Merci, mon Dieu, votre bonté divine
« Va me conduire au séjour du bonheur.

« Soyez béni, je vais revoir mon père;
« Comme autrefois il me caressera;
« Je vais dormir sur le sein de ma mère,
« Et près de moi mon frère veillera! »

. . . .

J'ai vu l'enfant portée au cimetière.....
Pas un ami ne suivait le cercueil;
Pas un regret, pas même une prière
De l'orpheline aura marqué le deuil.

Mais si son corps est allé solitaire
Se reposer au séjour ténébreux,
Son âme au moins en s'envolant de terre
Trouva trois cœurs pour la conduire aux cieux.

(*Médium, M. J. C. A. R.*)

18 Avril 1862.

Le Directeur-Gérant: A. LEFRAISE.

BORDEAUX. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.